

FRANÇOIS BAL

L'ÉVANGILE DE CEUX
QUI NE S'EN SORTENT PAS



Éditions des Béatitudes

INTRODUCTION

Ceux qui ne s'en sortent pas représentent une foule immense.

L'homme jeune qui, à vingt-six ans, ne sait plus dire à partir de quelle année a commencé sa dépression, est un homme qui ne s'en sort pas.

Le prêtre qui, au bout de dix années d'épuisement, d'attaques, de solitude, nourrit en secret le projet de quitter le sacerdoce sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de vagues, pour refaire discrètement sa vie autrement, est un homme qui ne s'en sort pas.

Cette mère seule avec son enfant handicapé mental, qui semble se battre pour tout, résister à tous les parcours que subissent les parents d'enfants handicapés mentaux, mais qui sait

que le premier jour où elle baissera les bras, tout s'écroulera, est une femme qui ne s'en sort pas.

Ce père de famille qui patauge entre des embauches qui ne durent pas, des petits boulots et des périodes de chômage, et qui voit ses fils grandir avec une honte manifeste de leur père, est un homme qui ne s'en sort pas.

Cet homme bien sous tous rapports, et dont la vie depuis vingt ans est transpercée par une vraie perversion sexuelle tenue cachée, est un homme qui ne s'en sort pas.

Cette fille de dix-huit ans qui alterne les actes généreux, les amours frivoles, les rêves de succès mondains, les emportements fanatiques, et qui, jour après jour, se construit un dégoût d'elle-même, est une fille qui ne s'en sort pas.

On pourrait continuer la liste indéfiniment.

Est-ce à dire que la vie présente n'est qu'une vallée de larmes? À prendre des situations trop typées dont le malheur apparaît au premier plan, on risque de passer à côté de cette part de chacun qui ne s'en sort pas; même si on s'en sort socialement.

La tradition avait un langage simple à ce sujet ; il y avait comme des listes de référence : les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles... ou bien la veuve et l'orphelin. Ces listes un peu symboliques étaient censées recouvrir toutes les autres situations de pauvreté.

Une chose est sûre : le Christ ne s'en est pas sorti ! La croix a fait de lui l'aîné de ceux qui ne s'en sortent pas. Mais une lecture exagérément sacrificielle de l'Évangile a faussé le message salubre de Jésus. L'Évangile n'est pas d'abord un message qui invite au sacrifice, par imitation du sacrifice du Christ ; l'Évangile est d'abord une parole de délivrance, d'explication du salut, d'invitation à la vraie vie, d'invitation à aimer envers et contre tout.

Il y a donc lieu de traduire l'Évangile à l'intention de ceux qui ne s'en sortent pas, pour qu'ils entendent cette bonne nouvelle, ce message de délivrance. Non pas une délivrance par un « faire semblant qu'on s'en sort », comme sur les couvertures des magazines, mais une délivrance des servitudes dans lesquelles nous fait plonger notre propre souffrance de ne pas nous en sortir.

Car faire semblant est le fond de l'abîme humain; alors que la délivrance, que donne la bonne nouvelle de Jésus à ceux qui ne s'en sortent pas, est au contraire un message de vérité, d'éclairage pur sur les choses telles qu'elles sont.

Les psaumes déjà pressentaient cette nature divine: vers celui qui a le cœur brisé et broyé, Dieu tourne son regard pour le délivrer. *L'évangile de ceux qui ne s'en sortent pas* est une traduction libre du texte évangélique destiné à reconnaître ce regard de Dieu, cette rencontre de Dieu avec chacun.

*

Il est dans la nature de l'homme de lever les yeux vers Dieu.

Il est dans la nature de l'homme d'élever le temple sur un point haut, de monter sur une montagne sainte, de placer Dieu au ciel.

Il est dans la nature des traditions religieuses de dire que l'on fait monter notre prière vers Dieu, comme la fumée de l'encens.

Il est dans la nature de l'homme de rechercher une rencontre avec Dieu en montant à

Jérusalem, ou bien dans la liesse d'un enthousiasme religieux, dans l'exaltation d'une célébration religieuse.

Il est donc devenu évident, dans le langage humain, de penser qu'il faut rechercher la rencontre avec Dieu dans les moments ou dans les lieux les plus honorables de la vie.

Jésus est venu sur terre à notre rencontre, en contradiction radicale avec cette vision. Quand Jésus rencontre quelqu'un – et l'Évangile fourmille de tels récits –, il le rencontre sur un point qui est d'abord ce que nous appelons « là où il ne s'en sort pas » : une maladie, un handicap, un deuil, un mensonge, un jugement insupportable, un désordre de sa vie...

On verra alors que, sans ambiguïté, les rencontres personnelles de Jésus dans l'Évangile se concluent essentiellement par ces mots : « *Ta foi t'a sauvé.* » C'est donc à une grande méditation sur la foi que conduit l'examen de cette thèse : « Le lieu où le Seigneur vient à ma rencontre est là où je ne m'en sors pas. »

Mais qui est cet homme dont on peut dire qu'il ne s'en sort pas ?

Le premier homme qui ne s'en sort pas, c'est **Adam** (cf. Gn 3). Dieu l'a laissé libre de vouloir juger par lui-même, comme le lui proposait le tentateur. Et il ne s'en sort pas. Il se cache; il a honte; il a peur. Dieu part à sa recherche avec douceur et miséricorde, et l'appelle en disant seulement: « *Où es-tu?* » C'est la première image de Dieu qui vient à la rencontre de celui qui ne s'en sort pas, pour le retrouver, le délivrer, l'aider à voir clair, à faire la vérité.

Le deuxième homme qui ne s'en sort pas, c'est **l'homme** de toute l'humanité que Jésus vient retrouver en venant s'incarner pour vivre son désarroi jusqu'au bout, jusqu'à la mort, une mort minable et honteuse. À cet homme de toujours et de partout, Jésus donne son Évangile et, pour les croyants, son Corps à manger, son Sang à boire, son Esprit qui fait vivre.

Le dernier homme qui ne s'en sort pas, c'est **moi**, ici et maintenant. Et ce sont des frères en humanité qui viennent me retrouver, comme le bon Samaritain, là, au fond du fossé, là où je suis à demi-mort, sans espérance. Ils me voient, s'approchent de moi, sont pris de pitié. Ils touchent

et soignent mes blessures, et me proposent la fraternité où l'on prendra soin de moi.

De ces trois images, on peut déjà tirer quelques attitudes libératrices pour celui qui ne s'en sort pas.

1. La première attitude est à coup sûr de pleurer, de pouvoir pleurer.

Pleurer est le propre de l'homme, au point que le Seigneur a pu dire : « *Heureux ceux qui pleurent* » (Mt 5, 5), c'est-à-dire : « Sont bénis de Dieu ceux qui pleurent » ; on peut dire aussi : « Dieu se fait proche de ceux qui pleurent ».

Ainsi en va-t-il d'une fillette, gravement perturbée psychiquement dans sa petite enfance. Elle ne pleurerait jamais ; elle a été bien soignée sur le plan psychiatrique, et bien accueillie dans sa famille. C'est seulement vers l'âge de sept ans qu'elle a commencé à pleurer. Quelle libération ! Quel signe de déblocage des angoisses intérieures !

Ainsi en va-t-il de tout homme. Celui qui ne pleure jamais, quelle carapace il a dû mettre sur son cœur pour en arriver là !

Il convient donc à celui qui ne s'en sort pas de trouver le salon, la chambre, la salle de

réunion, où il pourra pleurer devant sa femme, son ami, ses frères.

Pleurer devant un frère, c'est paradoxalement le signe de la véritable autonomie: « Je n'en peux plus, seul je ne m'en sors pas, aide-moi! »

2. La deuxième attitude consiste à faire la vérité.

Le Seigneur Dieu part à notre recherche et vient à notre rencontre, là justement où nous sommes écrasés, à demi-morts pour reprendre l'expression de l'évangile du bon Samaritain. Nous n'y croyons pas.

Depuis l'aube des temps, Dieu appelle l'homme pour le retrouver: « *Où es-tu?* » « Où te caches-tu? »

Nos angoisses, nos malheurs, nos faiblesses, nos échecs nous conduisent à la méfiance: personne ne peut venir me retrouver jusque-là, dans ma misère, dans le fossé de ma vie, là où j'en suis!

C'est seulement si nous faisons la vérité sur nous-mêmes que nous serons capables d'entendre la voix du Seigneur: « Je suis là, à côté de toi... »